

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 53 (2003)

Heft: 2

Buchbesprechung: Les Patriotes. La gauche républicaine et la nation 1830-1870
[Philippe Darriulat]

Autor: Arlettaz, Gérald

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Schreiben anregen wird. Dass sich dieses Terrain für weitere Forschungen lohnt, zeigen die vielen innovativen Beiträge, die hier versammelt sind.

Andreas Suter/Simona Slanicka, Bielefeld

Philippe Darriulat: **Les Patriotes. La gauche républicaine et la nation 1830–1870.** Paris, Le Seuil, 2001. 325 p.

Revenant sur un des éléments constitutifs de l'histoire de la France de 1830 à 1870, Philippe Darriulat s'attache à l'étude d'une question très suggestive, celle du rapport de la gauche républicaine à la nation, rapport qu'il traduit par le concept de «Patriotes». Cependant, la simple lecture de la table des matières, complétée de rapides survols de l'ouvrage, nous indique que les «Patriotes», suivant les époques, sont également des «anglophobes», des «nationalistes», voire des «xénophobes», mais aussi paradoxalement des partisans de la «fraternité des peuples» et des «pacifistes». Le rapport politique à la Nation est donc polymorphe; il répond à des systèmes où la stratégie se combine à la représentation collective du groupe. C'est donc à juste titre que l'auteur choisit une démarche chronologique, entrecoupée de temps de réflexion, qui permettent d'analyser certains concepts majeurs dans la vision messianique du républicanisme patriotique, tels que «nation», «peuple», «histoire», «nous», «les autres», etc.

Le récit de Darriulat nous présente en premier lieu des républicains animés par les exaltations révolutionnaires et nationales du début de la Monarchie de Juillet en faveur des Belges et des Polonais, voire des Italiens. Si la propagande et le sentiment se font nationaux, ils n'en sont pas pour autant xénophobes, sauf à l'égard du Russe, «le vieil ennemi responsable des défaites de 1813–1814». Progressivement, avec la montée de la bourgeoisie, l'Angleterre remplace la Russie comme ennemi. Cette substitution est un des facteurs dominants de l'émergence d'un «militantisme colonial». Selon les républicains de la Monarchie de Juillet, véritables fondateurs de la théorie française de la colonisation reprise par la Troisième République, la politique coloniale de la France serait fondée sur les Droits de l'homme et sur sa mission civilisatrice. Selon l'auteur, «au sens strict» cette argumentation ne serait pas raciste. Dans les années 1840, la question d'Orient exacerbe l'hostilité contre l'Angleterre et en appelle catégoriquement à la haine de l'étranger. De ce fait, avec le retour des cendres de Napoléon, le nationalisme devient l'apanage de la quasi-totalité des milieux politiques, en particulier des bonapartistes.

De manière générale, la sensibilité républicaine manifestée sous la Monarchie de Juillet est l'expression du romantisme de la «nationalité», c'est-à-dire d'un rejet du matérialisme qui est transcendé à la fois, paradoxalement, par l'idée de fraternité universelle et par un patriotisme agressif, voire xénophobe. Cette vision du monde repose sur un besoin de légitimation historique explicitée notamment par Jules Michelet. Dans cette perspective, la France républicaine devient un Messie. L'universalisme incarné dans la destinée nationale devient la traduction caricaturale d'un ethnocentrisme. C'est à cette aune, celle du xénotype, que le démocrate français perçoit l'étranger, qu'il soit Anglais, Allemand, Italien ou Juif, dans une vision idéologique nationaliste et même chauvine, mais pas encore raciale. Une telle vision provoque le rejet des révolutionnaires européens, tels Mazzini, Mickiewicz, voire Engels, qui entendent se dégager de l'emprise du modèle français.

Avec l'installation de la Deuxième République, le sentiment national des républicains se tourne vers les problèmes intérieurs, en particulier vers la question sociale. En politique extérieure, Alphonse de Lamartine, ministre des affaires étran-

gères, préconise une politique de paix et de patriotisme défensif contraire au principe de la propagande révolutionnaire. Les républicains s'accordent désormais à prôner un prosélytisme de l'exemple. La fraternité devient le principe majeur. Elle favorise l'émergence d'un courant universaliste favorable au «Printemps des peuples». Pourtant, l'ethnocentrisme patriotique continue à se référer au modèle de la nation élue, celui d'une République française généralisée à l'ensemble de la planète. L'auteur souligne également les prises de position du gouvernement provisoire et de la presse républicaine contre les manifestations de xénophobie populaire à l'égard des immigrés.

Suivent le coup d'Etat du 2 décembre 1851, l'exil, la récupération des thèmes patriotiques et chauvins par Napoléon III et la survivance de ces thèmes dans les milieux républicains qui dissocient l'Etat et la Nation française. Pourtant, l'expression concomitante de l'humanitarisme et de l'universalisme provoque une certaine défiance à l'égard du thème de la grandeur nationale. Une tendance antimilitariste se fait jour. Après avoir été le parti de la guerre, la gauche se veut le parti de la paix. Dans le même temps, la Première internationale remplace le citoyen par le «travailleur» comme acteur de la libération du genre humain. La lutte des classes se substitue à celle des nations.

Finalement, une nouvelle génération républicaine restée au pays préconise le rejet de l'idéalisme de 1848, le primat d'une politique positive, l'anticléricalisme, le refus de la propagande révolutionnaire et un regard critique sur la Révolution française. Il s'agit d'une profonde modification de la culture politique de la gauche démocratique marquée par une tentative de rationalisation du patriotisme et de démythification de la nation. Ainsi selon Darriulat, la guerre de 1870 et la Commune de Paris marquent la fin de la période du patriotisme révolutionnaire et romantique.

Cet ouvrage rapide, à la lecture agréable, présente le mérite de mettre en perspective les patriotes républicains avec les prolongements idéologiques de leurs attitudes. De ce fait, l'auteur apporte une contribution importante à l'éternel débat entre universalisme révolutionnaire et nationalisme français. Analysant une période moins connue que celles généralement traitées par les historiens de la question, il explicite les fondements d'une vision nationale qui, sous bien des aspects, a perduré jusqu'à ce jour. Certes, au sujet du colonialisme et surtout de la xénophobie et du racisme, l'auteur est quelque peu laconique et l'étude mériterait d'être approfondie. Elle mériterait également d'être mieux située par rapport à l'historiographie propre à ces questions. Il convient toutefois de relever que la place de ces concepts dans l'ouvrage de Darriulat, loin d'être marginale, reste tout de même connexe. Dans tous les cas, son apport à la question du nationalisme et de l'ethnocentrisme devrait inciter les historiens suisses à élargir leur questionnement.

Gérald Arlettaz, Avry-sur-Matran

Marc Angenot: **Colins et le socialisme rationnel**. Les presses universitaires de Montréal, 1999, 191 p.

De tous les «socialistes utopiques» du XIX^e siècle, Colins, qui vécut de 1783 à 1859, est probablement le plus difficile et le moins accessible. Il a donc fallu un certain courage à Marc Angenot pour lui consacrer un ouvrage (*Colins et le socialisme rationnel*, Les Presses universitaires de Montréal, Montréal, 1999, 191 p.). Nous y sommes d'autant plus sensibles que nous avons collaboré jadis à une histoire de l'école colinsienne (*Histoire d'un autre socialisme. L'Ecole colinsienne 1840-1940*,